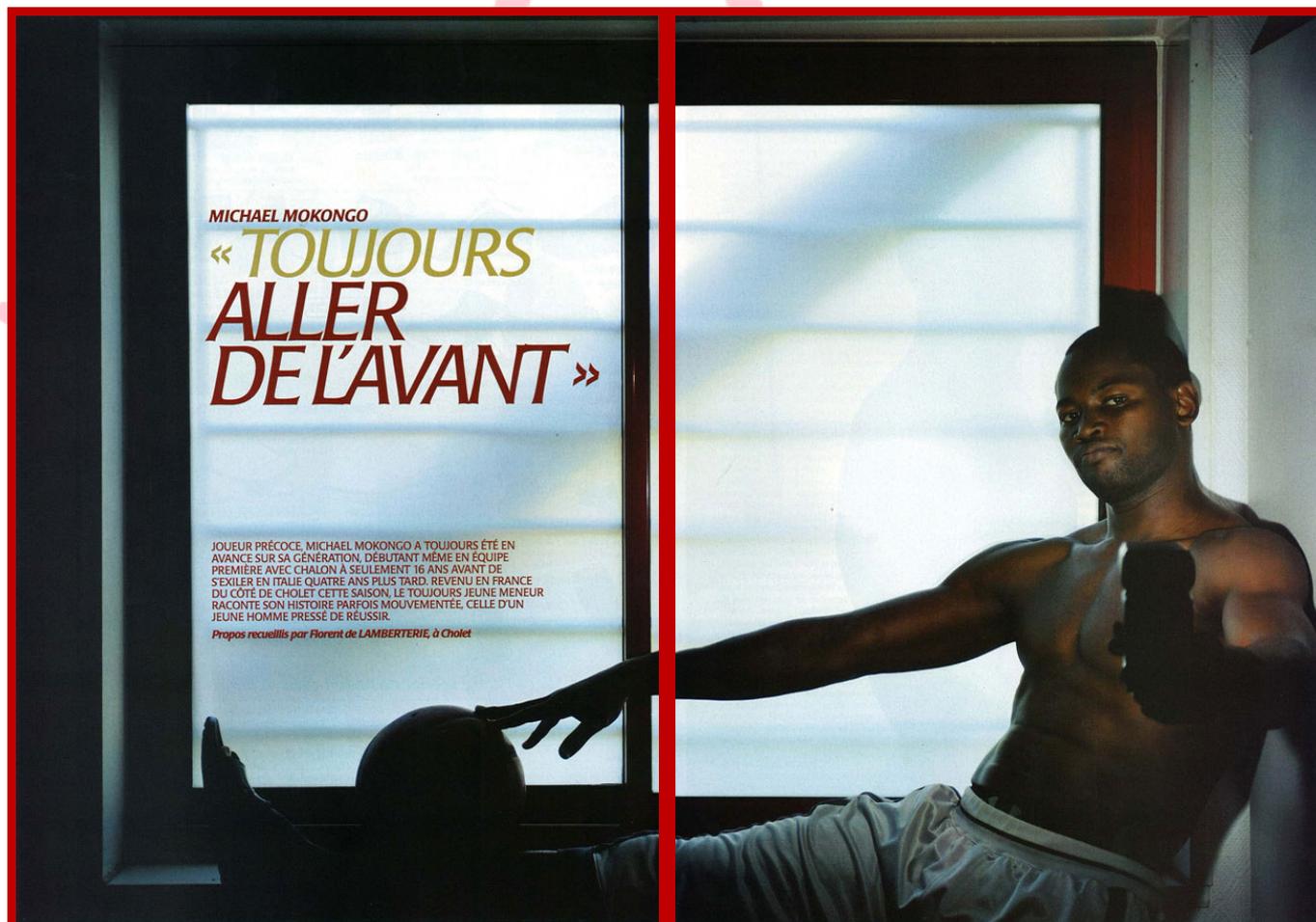


## 1. MICKAEL MOKONGO SE LIVRE DANS MAXIBASKETNEWS



« Je suis né en République Centrafricaine, c'est là-bas que j'ai grandi. Ce sont mes origines même si, aujourd'hui, je n'en ai plus qu'un vague souvenir. Le basket, c'est un truc de famille chez moi. Mon père y a joué longtemps, il était basketteur. Je me rappelle très bien l'époque où il est parti à Barcelone, pour voir la Dream Team. C'est pendant les Jeux qu'il m'a installé un panier de basket dans le jardin, derrière la maison. J'ai commencé à jouer au basket à six ans. Je jouais vite fait dans le jardin et je suis entré l'année d'après dans une école de basket, où l'on faisait du « baby basket » comme on disait à l'époque. J'ai fait aussi un peu de tennis mais j'ai vite vu que ce n'était pas mon truc. Dès que j'ai commencé le basket, j'ai aimé ce sport. J'aimais le spectacle, je me levais pour regarder Michael Jordan. J'ai tout de suite su que c'était ce métier-là que je voulais faire. À l'école où je jouais, il y avait Fred Goporo, qui a gagné la Coupe d'Afrique en tant que meneur de la République Centrafricaine. Un jour il est venu faire un camp, auquel j'ai participé. Il m'a dit que j'avais beaucoup de talent pour mon âge et il a dit à mon père que je devais continuer dans cette voie-là.

À dix ans, je suis arrivé en France avec mes parents qui avaient décidé de venir s'y installer parce qu'ils y avaient trouvé du boulot. Mon père faisait l'aller-retour avec la Centrafrique parce qu'il travaillait, et travaille toujours, pour la FIBA Afrique. Il est commissaire là-bas. Mes parents ont fait ce choix pour nous donner plus de chances de réussite, mes sœurs et moi. Très jeune, j'allais à l'école Charles-de-Gaulle, je parlais français parfaitement, je côtoyais des blancs donc mon arrivée en France à Coulommiers s'est très bien passée, je n'ai pas vraiment été surpris de ce que j'ai découvert.

Dès mon arrivée, mes parents m'ont inscrit dans l'équipe minime de Coulommiers, c'est là que j'ai vraiment commencé le basket, en tant que meneur de jeu, déjà. Je n'ai jamais tellement grandi et mon père n'était pas très grand lui non plus. À Coulommiers, il y avait un coach, Nicolas Getin, qui maintenant est devenu « shoot doctor ». À l'époque il entraînait l'équipe du club qui était en Nationale 2. Il m'a vu jouer plusieurs fois et m'a dit que j'avais beaucoup de talent, qu'il fallait que je persiste dans ce sport-là. Il m'a ensuite fait travailler individuellement et je m'entraînais avec l'équipe N2 alors que j'avais 12 ans. Je ne faisais pas les cinq contre cinq mais je faisais les exercices physiques avec eux, la course... Nicolas voulait m'amener au-dessus de mes limites, donc je faisais le programme de N2, mais j'arrêtais quand je ne pouvais plus suivre. J'ai énormément gagné au niveau physique avec lui, sur la vitesse notamment.

Je jouais bien et on est parti ensuite en région parisienne, où je suis entré dans l'équipe de Torcy puis au pôle espoir de Châtenay-Malabry. J'y suis resté pendant deux ans et on a tout gagné : champion de France, champion départemental... Il y avait Johan Petro, Michel Ipouck, Étienne Plateau, Souarata Cissé, et j'ai joué contre des gars comme Aldo Curti, Ian Mahinmi, c'était une belle génération. C'était que du plaisir, l'insouciance. Tu fais un cross over, le mec part, tu lui mets un shoot et t'es content. On était tous jeunes, on voulait réussir, il y avait une bonne ambiance, on allait tous ensemble dans la même classe. On découvrait plein de choses, notamment les filles, c'est la meilleure expérience que j'ai connue. Quand tu es pro, ça n'a plus rien à voir.

### À 16 ans chez les pros

À 14 ans, je devais entrer à l'INSEP, j'étais alors en concurrence avec Étienne Plateau. Lucien Legrand me voulait vraiment. J'avais fait un stage avec les 85, des gars comme Amagou, Bokolo, mais je n'étais pas encore Français, donc ils ont pris Étienne. Nancy et Le Mans étaient intéressés mais mon entraîneur du pôle, Gaëtan Le Brigant, m'a conseillé d'aller au centre de formation de Chalons-sur-Saône. Il connaissait bien le coach du centre, Emmanuel Schmitt, et m'avait assuré que si j'allais là-bas, je jouerais rapidement avec les « pros ». J'étais très proche de Gaëtan, encore maintenant d'ailleurs, donc j'ai

suivi ses conseils et j'ai atterri à Chalons. Je fais une première saison en Cadets puis je monte avec les Espoirs l'année suivante.

À l'époque, c'était Philippe Hervé le coach. Quand il est parti, l'année d'après, j'avais 16 ans et c'est Manu Schmitt qui est passé coach des pros. Il me connaissait bien, c'est lui qui m'avait fait venir et c'est cette année-là que j'ai commencé à jouer en pro, je rentrais dix minutes, parfois moins. Quand j'ai eu 18 ans, Greg Beugnot est arrivé. C'est lui qui m'a vraiment lancé en pro avec Thabo Sefolosha. J'étais très frustré parce qu'on avait eu une très mauvaise saison en pro, même si je ne jouais alors pas beaucoup. J'ai reçu des offres universitaires, notamment de Gonzaga et de Michigan State, qui voulaient me faire venir. Mais Beugnot nous a garanti à Thabo et moi que l'on aurait nos chances et qu'il nous fallait juste les saisir, et ne pas le décevoir. J'ai donc choisi de rester et ça s'est très bien passé. Aujourd'hui encore, je remercie Greg de ce qu'il a fait pour moi. Chalons, c'est tout pour moi. J'y ai passé cinq ans, j'ai découvert ce qu'était la vie d'homme. Il y a plein de gens là-bas que je n'ai pas oubliés, je porterais toujours ce club dans mon cœur.

Et puis en 2004, je suis sélectionné en équipe de France pour l'Euro Espoirs de Saragosse. J'en ai des très bons souvenirs parce qu'on a ramené une médaille de bronze. Mais d'un autre côté, j'étais déçu parce qu'on avait une super équipe, on devait gagner la compétition. On a fait les cons en demi-finale contre les Turcs, on menait de huit points et on les a laissés remonter. Concernant la NBA, j'ai commencé à avoir des contacts à ce moment-là. J'ai été systématiquement invité au camp Reebok de Trévise où je n'ai jamais pu aller à cause des stages en sélections, que je privilégiais. Aujourd'hui, j'ai un petit regret par rapport à ça parce qu'à ce camp, on te laisse beaucoup jouer et il y a plein de scouts, donc c'est l'idéal pour te faire vraiment remarquer. On met quelques systèmes en place c'est tout. C'est un regret, parce que je pense que ça m'aurait ouvert des portes. J'aurais aimé faire les deux et ce qui m'a fait chier, c'est que Philippe Ory ne m'a pas laissé aller à ce camp. Ça ne durait que quatre jours, j'aurais pu y aller et revenir finir la préparation. Je savais bien qu'en équipe de France aussi les scouts étaient présents mais ce n'est pas pareil. Au camp Reebok, il y a beaucoup de contre un, tu peux vraiment montrer ce que tu sais faire. Sergio Rodriguez l'a fait lui, et je pense que ça l'a aidé.

### « Je voulais jouer trente minutes »

L'année suivante, je suis titulaire avec Beugnot. Je vais ensuite au All-Star Game. Pour moi c'était le cheminement logique, je ne me suis pas pris la tête, j'ai continué à travailler. J'ai été invité au Hoop Summit à Memphis, c'était une super expérience ! J'ai rencontré Kobe Bryant, Carmelo Anthony, Dwyane Wade, je vivais en environnement NBA. On s'entraînait dans la salle de Memphis, on était logé dans des hôtels comme je n'en ai jamais vu depuis, et puis il y avait des bons matches de basket, contre des bons joueurs maintenant en NBA : Monta Ellis, Martell Webster, Louis Williams...

Côté basket, je n'étais pas extraordinaire mais j'avais le niveau. Et puis sur la fin, je me blesse au genou contre Hyères-Toulon. Je défendais sur Jason Rowe, une passe au-dessus de l'écran, je me prends le pick et là je me tords le genou. Ce n'était pas un très gros contact mais je pense que mon corps était fatigué tout simplement, j'étais jeune, je jouais beaucoup, les entraînements

EN CENTRAFRIQUE,  
J'ALLAIS À L'ÉCOLE  
CHARLES-DE-  
GAULLE, JE  
CÔTOYAIS DES  
BLANCS DONC  
MON ARRIVÉE À  
COULOMMIERS  
S'EST TRÈS BIEN  
PASSÉE.

Dans les bras de sa maman en Centrafrique.





À Chalons avec Greg Beugnot. Michael voue toujours une grande reconnaissance pour son ancien coach.

étaient durs et mon corps n'était pas prêt. Mon jeu est assez dense, avec beaucoup d'énergie. Je ne dirais pas que c'était logique mais ce n'est pas forcément surprenant. C'est là que tu vois que la muscu est importante. C'est important pour jouer au haut niveau, ça te protège, ça t'évite de te blesser et c'est ce qui te fait maintenir ton effort, parce que tes muscles sont plus durables. La muscu, je l'ai vraiment commencée à Chalons. Je n'en avais jamais fait avant, ni au pôle ni ailleurs. Demandez à mes entraîneurs de l'époque, ils vous le confirmeront. Même quand je suis passé pro, ce n'était pas encore

ça. Il se trouve que j'ai toujours été naturellement comme ça. Physiquement j'ai toujours eu un corps assez musclé. Mais maintenant, j'adore ça. J'en fais vraiment beaucoup, ça m'aide à jouer au basket, et j'en ai besoin pour gagner encore de la puissance. Cet été, j'ai travaillé avec un entraîneur physique aux États-Unis qui m'a dit que je n'étais qu'à 65% de mes capacités musculaires. Donc je dois encore gagner de la force malgré l'image que les gens ont de moi.

J'ai mis six mois à revenir de cette blessure et, quand je suis revenu, l'équipe était déjà faite. Ça a été difficile pour moi de me remettre dedans même si je pense que j'ai plutôt bien terminé la saison. À la fin de l'année, je voulais rester à Chalons, je voulais que Greg me laisse les clés de la maison à la mène, être titulaire, mais le coach a estimé que j'étais encore jeune. C'est là que j'ai reçu une offre en Italie avec beaucoup plus d'argent et l'opportunité de jouer en Lega. Alors j'ai tout de suite accepté. Attends ! À 20 ans, jouer titulaire en Italie, personne ne fait ça, même pas les Américains. Ok, il y a Brandon Jennings cette année, mais c'est tout ! Moi je voulais confirmer, rester à Chalons avant de partir, parce que j'étais conscient que j'avais encore des choses à travailler. Ma progression a toujours été assez logique, et par rapport à mon rêve d'aller en NBA, je ne pouvais pas accepter de redevenir numéro 2. J'avais déjà

fait une bonne saison avant mais tout le monde peut faire une bonne saison. Tant que tu n'as pas confirmé, ça ne veut pas dire grand-chose. Le problème, c'est que moi, je commençais à monter en puissance depuis la saison d'avant, et ce qui compte aux yeux de la NBA, c'est de toujours progresser. Sachant cela, je me suis dit que la seule façon de ne pas stagner, c'était de continuer à jouer trente minutes, et seul Capo d'Orlando me le proposait.

#### Parti trop tôt pour l'étranger

En Italie, tout est différent. Les joueurs sont plus grands, plus talentueux, la ligue est bien plus forte. Cette expérience m'a beaucoup plu. Je jouais contre des supers joueurs, Tyus Edney, Travis Best... Ça te fait progresser, j'étais fier de jouer contre des joueurs pareils. Et puis la vie en Italie, c'est génial, je ne vais pas rentrer dans les détails mais on sait tous ce que c'est que de vivre en Italie (Rires). Mais bon, je n'étais pas prêt pour ce niveau, j'avais un contrat de trois ans, et au bout de la première année, j'ai décidé de partir. Capo d'Orlando voulait me garder mais c'était difficile, ma famille n'était pas là, même

si j'étais avec Hervé Touré. J'ai mal géré le fait d'être loin de tout le monde, et puis je manquais encore de plein de petites choses niveau basket, des choses impossibles à décrire, mais qui faisaient que je n'étais pas encore prêt à assumer autant de responsabilités.

En France, avec ma famille près de moi, je pense que j'y serais parvenu, mais là-bas, ce n'était pas possible. Aujourd'hui, avec le recul, je me rends compte que je n'étais pas prêt pour partir en Italie. Si c'était à refaire, je ne sais vraiment pas si je ferais les mêmes choix. Toujours est-il que Biella m'a contacté, Valencia aussi, parce que j'avais bien joué contre eux, mais finalement j'ai choisi Barçelone en Turquie. Au début je ne connaissais pas vraiment la ligue turque mais mon agent, qui est d'origine turque, m'a assuré que c'était un bon championnat. Alors j'ai commencé à me renseigner sur les équipes turques, et j'ai rapidement vu que pour de nombreux médias, la ligue turque commençait à dépasser la ligue italienne. C'est un pays qui a de l'argent et qui arrive donc à attirer de bons étrangers.

Selçuk Erak, le coach de Barçelone, me suivait depuis longtemps et il m'a présenté son projet qui m'a plu. Il me donnait des responsabilités et m'a dit qu'il comptait me faire entrer en NBA à terme. Mais quand je parle de me donner les clés, lui me les a vraiment données. Il me disait : « Vas-y gamin, joue, fais ce que tu veux, tu gères l'équipe en attaque comme en défense. » Financièrement aussi, c'était assez intéressant. Par contre, la ville était minuscule. On n'était pas très loin d'Istanbul mais c'était encore plus petit que Cholet. Niveau basket, en revanche, c'était vraiment parfait. On commence la saison et je jouais super bien, j'étais à plus de 15 points par match. Pourtant, l'équipe s'est trouvée rapidement dans une situation difficile. En fait, ce qui s'est passé, c'est qu'on a tout de suite rencontré les grosses équipes du championnat, Fenerbahçe, Galatasaray... C'est pas facile, ils ont des joueurs à deux millions de dollars et on a perdu beaucoup de matches bêtement. On avait cinq ou six défaites d'affilée et ils ont commencé à paniquer. Ils m'ont dit que, finalement, j'étais encore trop jeune et ils ont choisi de prendre un nouveau meneur américain, Joe Crispin, et moi ça ne m'a pas plu.

J'ai dû partager mon temps de jeu et ce n'est pas du tout ce qui était convenu avant que je signe. J'ai fini à 10 points de moyenne mais les derniers matches, je ne rentrais plus que quelques minutes, ce qui a fait chuter mes stats. Quand tu es jeune meneur, on te juge trop souvent sur ton âge, ce sont des choses que j'ai apprises. À ce poste, on t'en demande beaucoup. Si l'équipe ne gagne pas, c'est ta faute. Maintenant, je vois les choses différemment sur le rôle de meneur de jeu.

#### « À Gravelines, c'était le boxon »

Je me suis donc mis en quête d'un nouveau club. J'ai été contacté par l'AEK Athènes, j'ai aussi eu une opportunité en Belgique, à Liège, et puis Gravelines m'a fait une proposition. Ça faisait longtemps que j'avais quitté la France, je commençais à avoir envie de rentrer chez moi, près des miens. Et puis le challenge de Gravelines était vraiment intéressant. Il fallait sauver l'équipe qui n'allait pas bien, je me suis dit : « Si j'arrive et que le club se sauve, voire même atteint les playoffs... » C'était l'occasion de revenir sur le devant de la scène, de montrer ce que je pouvais apporter à une équipe. C'est comme ça que j'imaginai le scénario. Mais quand je suis arrivé à Gravelines... C'était un boxon, tu ne peux pas t'imaginer ! Au bout de trois semaines, je voulais déjà partir, j'étais complètement démotivé. On a fait une bonne série au début, mais Philippe Namyst... Il m'avait promis plein de choses au téléphone, et quand je suis arrivé, il m'a boycotté, il m'a fait faire n'importe quoi... Namyst m'avait assuré que je serais le premier meneur, que j'allais jouer trente minutes, et puis ça ne s'est pas du tout passé comme ça.

Je n'étais pas à l'aise. L'organisation autour du club, ce n'était pas ça. J'ai passé plus de temps à me faire chier qu'à jouer au basket. Je venais de débarquer, je cherchais à m'intégrer mais il y avait certains joueurs qui s'en foutaient, qui ne pensaient

AUJOURD'HUI  
ENCORE, JE  
REMERCIÉ GREGOR  
BEUGNOT DE CE  
QU'IL A FAIT POUR  
MOI. CHALON, C'EST  
TOUT POUR MOI.

qu'à leur stats, sans chercher à faire gagner l'équipe. Et puis le coach ne maîtrisait pas vraiment la situation, c'était vraiment le boxon. Moi je ne lui en veux pas parce que c'était un jeune coach mais c'est vrai qu'il n'a jamais su gérer l'équipe. À partir de là, quand t'as un coach qui n'arrive pas à maîtriser ses joueurs, ça part en couille. Heureusement qu'on a sauvé le club parce que monsieur Beddeleem, c'est quelqu'un d'attachant. Aujourd'hui, je joue avec Vincent Grier, qui était aussi à Gravelines, et on n'évoque jamais l'année dernière. Pour moi, c'est un mauvais souvenir à oublier au plus vite.

**« Je veux montrer que j'ai progressé à l'étranger »**

Avec Gravelines, on avait joué deux fois contre Cholet, en Coupe de France et en championnat. Erman me suivait déjà depuis un moment, il me suivait en Turquie parce qu'il connaissait très bien mon coach de Banvit. Quand on est allé jouer à Cholet, il m'a clairement dit qu'il s'intéressait à moi. Je l'ai écouté mais, honnêtement, après l'épisode de Gravelines, je voulais quitter la France, repartir à l'étranger. Mais Erman m'a dit des choses qui m'ont plu, et je savais qu'avec lui j'allais progresser parce que c'est un bon coach qui sait faire progresser les jeunes. Il m'a dit qu'il voulait trois joueurs sur deux postes, à la mène et au poste 2, parce que Rodrigue allait être amené à jouer sur les deux postes. Donc en gros, il me proposait environ 25 minutes par match et moi ça m'allait.

J'ai donc signé pour deux ans, et pour le moment, ça ne se passe pas trop mal. En tout cas, c'est conforme à ce que m'avait promis Erman. Il faut encore que je trouve mes marques à ce niveau. En plus, Nando De Colo, Claude Marquis et Vincent Grier n'ont pas fait la préparation et j'ai un peu perdu mes repères depuis qu'ils sont avec nous. Erman connaît mes qualités, il sait ce que je peux lui apporter et c'est normal qu'il attende plus que ce que je produis jusqu'à maintenant.

Cette année, beaucoup d'équipes sont similaires, les budgets se rapprochent. La Pro A, c'est devenu très dense. Mais le but

## JE VOULAIS DÉJÀ PARTIR, J'ÉTAIS COMPLETEMENT DEMOTIVÉ

du club, c'est de finir dans le top 8 et de défendre la Semaine des As. Là-dessus, les objectifs sont très clairs. Mais si tu regardes bien, l'année dernière, Cholet n'avait pas démarré super bien. Moi, je trouve que la Pro A est très athlétique. La Turquie et l'Italie, c'est plus physique, plus technique, les joueurs sont meilleurs. Disons qu'à Gravelines, en raison des circonstances, je n'ai pas pu prouver grand-chose au public mais je veux montrer cette année que j'ai progressé depuis mon départ, et pour ça, il faut que je réalise une très bonne saison avec Cholet. De plus, je n'ai jamais eu de contact avec les A, c'est ce pallier-là que je voudrais franchir aussi. C'est d'ailleurs l'une des raisons qui fait que je suis revenu en France.

On sait très bien que le meneur numéro un, c'est Tony Parker, mais derrière, c'est encore ouvert. Je suis comme ça, je veux toujours aller de l'avant parce que le basket, c'est quoi ? C'est entre dix et quinze ans de carrière. Moi je veux en profiter pour gagner le plus d'argent possible et aller aussi loin que je le peux. C'est vrai que je ne supporte pas de ne pas progresser, je veux toujours repousser mes limites. Mais aujourd'hui, je suis conscient de mes échecs, je sais sur quoi je dois travailler. J'apprends à être un peu plus patient avec moi-même. » ■

*Nous remercions chaleureusement Michael Mokongo pour nous avoir prêté une de ses photos de famille.*



En 2006 sous le maillot de Capo d'Orlando.



## 2. LA RECONVERSION DE DAVID GAUTIER



### David Gautier conseille les jeunes de CB

Les coulisses de Cholet-basket. Blessé depuis presque deux ans, David Gautier, ancien joueur professionnel de CB, intervient auprès des jeunes du club. Interview.

David Gautier, comment avez-vous été amené à entraîner des jeunes à Cholet-basket ?

Je suis dans la démarche de passer mes diplômes d'entraîneur. Je les prépare par un système à distance. Je bosse mes cours sur une plate-forme internet. Et à côté, je dois intervenir pour me former sur le terrain. J'ai démarché Jean-François (ndlr : Martin, le responsable de la formation à CB). L'année dernière, j'étais avec les minipoussins. Cette année j'interviens sur les minimes (dont le coach est Dimitri Gabard) et les cadets (entraînés par Sylvain Delorme).

Comment se déroulent les contacts avec ces jeunes ? Sont-ils réceptifs à vos conseils ?

S'ils sont réceptifs, on ne le sait pas. On essaye de leur faire passer un maximum d'infos. Je pense que certains écoutent mais pour d'autres, comme dans tout, c'est plus dur à rentrer. L'année dernière, j'ai pris vraiment beaucoup, beaucoup de plaisir avec les mini-poussins. C'est un peu comme mes enfants. C'est le même âge, c'est l'apprentissage, c'est agréable.

Vous parlent-ils de votre passé de joueur ?

Non, pas trop. Pour l'instant, je suis là une fois par semaine. Le reste du temps je bosse mes cours. Les entraînements durent une heure et demi. À peine les minimes en ont fini qu'on enchaîne avec les cadets. Il n'y a pas encore trop de temps pour dialoguer.

Vous connaissent-ils ?

Sur les présentations de début de



David Gautier s'est lancé dans le coaching (ici au centre en sweat noir avec les cadets de Cholet-basket).

saison apparemment (il sourit) ils me connaissent. Après, on n'est pas rentré dans les détails.

Voulez-vous en quelque sorte rendre à Cholet-basket, où vous avez accompli l'essentiel de votre formation de joueur, ce qu'il vous a donné ?

On verra par la suite si un jour il y a la

possibilité de prendre une équipe en charge. Pour l'instant, c'est plus le club qui me donne l'opportunité de pouvoir me former. Et c'est surtout d'en être reconnaissant.

Propos recueillis par  
J.D.

CB - Nancy, ce soir (20 h) salle

de La Meilleraie. Vente de billets aujourd'hui au Smash de 9 h 30 à 12 h, par internet sur [www.cholet-basket.com](http://www.cholet-basket.com) (paiement carte bancaire), par téléphone au 02 41 58 30 30 ou 02 41 71 65 12 jusqu'à 16 h (carte bancaire), et aux guichets de la salle à partir de 17 h 15. Tarifs : de 3 à 24 € (1 € supplémentaire aux guichets).

Ouest France – 8 et 9 novembre 2008

# David Gautier : « Je cherche la solution pour rejouer »

**L'invité de la semaine... David Gautier. Blessé depuis janvier 2007, le Choletais de souche et ancien joueur de Cholet-Basket se confie. Émouvant.**

David, tout d'abord, de quelle nature est votre blessure ? Et comment l'avez-vous décelée ?

Je perdais de la force dans ma jambe. C'est venu petit à petit. Je sentais que je perdais de la détente, de la vitesse. Puis, c'est venu tous les jours, tous les jours, tous les jours. Je ne pouvais plus sprinter, moins sauter, mais uniquement sur ma jambe droite. Quand j'allais en musculation travailler les cuisses, à gauche j'avais la puissance maximum mais à droite je ne pouvais pas soulever 10 kg. Dans le jeu, j'étais complètement « bancal ». J'ai joué comme ça pendant 3-4 mois à Gravelines. A un moment donné, je ne pouvais plus.



**« Au fond de moi, j'ai toujours l'espoir de rejouer rapidement »**

Qu'ont révélé les examens médicaux ?

Ils sont assez complexes. J'ai un kyste dans le dos assez volumineux. Des docteurs disent que c'est peut-être ça qui est responsable. Je continue d'essayer de trouver un traitement ou la solution pour pourquoi pas tenter de rejouer, ou au moins me soigner. J'aurais un début d'arthrose, d'inflammation articulaire. Donc je fais pas mal d'infiltrations pour soulager. Et je vais porter sur une petite durée un corset pour essayer toujours de me soulager, voire guérir.

Ce kyste est très rare...

C'est un kyste de Tarlov. Maintenant, est-il responsable ? On ne le

sait pas encore. Des associations essayent de le faire passer comme une maladie rare. J'ai discuté avec beaucoup de gens qui ont les mêmes symptômes. Mais d'après certains docteurs, mon kyste n'est responsable de rien. Il y a une guéguerre dans le monde médical là-dessus. Moi, j'y suis au milieu. Beaucoup de personnes qui ont ce kyste n'ont aucun symptôme et les douleurs ne se révèlent pas. Donc il n'y a aucun moyen de prouver que ça vient de ça. Mon inflammation articulaire et ma baisse de puissance dans ma jambe sont peut-être dues à des articulations situées beaucoup plus haut dans le corps. Nous essayons de traiter ça pour me remettre sur pied.

Comment avez-vous vécu ça ?

Ce n'était pas facile (il rit un peu). Au début, on le prend comme une longue blessure, même si je n'en ai jamais connu. C'est le quotidien, on se dit que ça arrive. Puis au bout de six mois, huit mois, un an, on a envie de rejouer. Donc vivement que ça soit fini pour pouvoir jouer.

Avez-vous connu des moments difficiles ?

(Il souffle) Il y en a eu, quand j'étais à Gravelines. Après, le fait de revenir par ici... Ma femme a créé son commerce (un centre de remise en forme à Angers). Je l'ai un peu aidé. On avait des idées tournées ailleurs, donc ça occupait l'esprit, ça évitait de penser trop au basket. Maintenant, c'est vrai que parfois j'ai envie d'aller voir un club, de rejouer et d'y faire quelque chose.

Généralement, quand on sort d'un milieu, ce milieu a tendance à vous oublier. Est-ce le cas pour vous ?

Je n'attends rien de personne. J'ai des amis dans le milieu. Cela ne m'empêche pas de les avoir au téléphone. C'est vrai qu'il y a des gens qui pensent à vous et d'autres... Mais les amis sont toujours là. Le milieu est ce qu'il est. Il change beaucoup. Et s'il y a une chose qui ne me manque pas, ce sont les mentalités, ce qu'elles deviennent dans le basket. Elles n'ont rien à voir avec celles d'il y a 10 ans.



**« Le bon souvenir, c'est d'avoir connu le plus haut niveau. Le regret, c'est de ne pouvoir continuer à vivre ces moments-là »**

En quoi ont-elles changé ?

C'est un sport collectif qui est presque devenu un sport individuel. Tout le monde pense d'abord à soit avant de penser à l'équipe. C'est un des gros problèmes actuellement que subissent les entraîneurs. Il faut faire cohabiter tout ça. Il y a les pressions, les stats. Mes premières années ici, quand on était dans le vestiaire avec des Paul Fortier, des Cedric Miller, tous ces joueurs-là, on avait gagné le match, on allait manger ensemble, on faisait la fête ensemble. Arrivé chez soi, on faisait son autocritique ou on était déçu de sa prestation individuelle. Aujourd'hui, cette autocritique ou cette déception se montre dans le vestiaire, même si on a gagné. Sur ma dernière saison, on avait gagné des matches de 20 points et la

moitié de l'équipe faisait la gueule parce qu'ils n'avaient pas fait un bon match. Cela me faisait très, très mal au cœur car je n'ai pas cette conception-là du sport co.

On se souvient de vos 26 points, à 20 ans, contre le Real Madrid. On parlait de NBA. Comment expliquez-vous que votre progression n'ait pas répondu aux attentes ?

Le problème, c'était ma mentalité. A un moment donné, je pensais trop à l'équipe au lieu de penser à moi. Il faut se fixer de hauts objectifs personnels. Chose que je n'ai peut-être pas faite. A Strasbourg, on a connu des moments durs, des équipes avec beaucoup d'individualités. Il fallait faire des sacrifices. Et là, je les ai peut-être faits au lieu de penser à moi. J'étais dans les meilleurs marqueurs français. Je me suis dit : « tant pis, je vais marquer moins pour essayer de faire gagner mon équipe. » Mais ça se retourne contre soi car les gens ne voient que les stats et pas tout le travail de l'ombre. Aussi, physiquement j'ai baissé.

Était-ce dû à la blessure ?

Je ne sais pas. Je sais que j'étais moins haut, moins au smash. Pourtant, je n'avais qu'entre 25 et 28 ans. Le basket d'aujourd'hui est très athlétique. C'était l'une de mes qualités et je l'ai perdue au fil des années. Je travaillais toujours autant mais pourquoi je n'arrivais plus à courir ? Ma blessure venait-elle d'avant ? On ne le sait pas. Mais avant dans mes courses pour finir les contre-attaques ou dans mes temps de réaction, j'étais toujours devant et le plus rapide. Et à la fin je faisais les mêmes courses mais je n'étais plus devant.

Recueilli par J. D.



David Gautier, ici avec les cadets, intervient auprès des jeunes de Cholet Basket dans le cadre d'une formation d'entraîneur. « J'ai toujours aimé le contact avec les jeunes. Je voulais redonner et partager ce que j'ai vu, et passer mes diplômes d'entraîneur pour me donner une issue de reconversion. »

## David Gautier en bref

Né le 5 janvier 1980 à Cholet. Marié, deux enfants. Débute le basket à 4 ans au Foyer Laloue, où jouent ses parents. Rejoint Cholet Basket dès la catégorie poussins. Champion de France minimes et cadets avec CB en 94 et 95 en tant que joueur surclassé. Intègre l'Insep en 96.

Il fait ses débuts professionnels avec CB en 98. Après une brillante Euroleague 99-2000 (10,6 points), il explose la saison suivante (13 pts et 4,3 rebonds en Pro A), il s'exile alors à Strasbourg (12,6 et 12,4 pts, 4,4 et 3,9 rbds de 2001 à 2003). Ses statistiques en 2003-2004 baissent

(8,4 pts).

Il revient à Cholet (7,5 et 5,6 unités de 2004 à 2006). En janvier 2007, alors à Gravelines (4 pts), il met, blessé, sa carrière entre parenthèses. Fut international cadet, junior, espoir et senior (13 sélections en A et A').

Ouest France – Mercredi 12 novembre 2008

### 3. DES NOUVELLES DES ANCIENS CHOLETAIS

## Ferchaud, un chômeur qui ne chôme pas

**Pro A.** Ancien international, Cédric Ferchaud cherche un club. Comme beaucoup d'autres joueurs français.

Il y a à peine plus d'un an, il disputait l'EuroLigue (avec Pau) et portait le maillot bleu. Aujourd'hui, Cédric Ferchaud est au chômage. La transition est brutale. Le nombre croissant de joueurs français peinant à trouver un club a poussé la Fédération et la Ligue à s'interroger. Le Choletais subit de plein fouet le phénomène.

« Et je ne suis pas le seul, coupe-t-il. Un ami qui était en N2 joue désormais en région car il n'a pas trouvé de club. » Le quotidien de l'ex-Palois ? « Je reste très pro. Je travaille beaucoup avec le préparateur physique de Cholet. Je m'entraîne actuellement avec Nantes, je l'ai fait aussi avec les espoirs de Cholet. Ma femme me dit que j'en fais plus que lorsque j'avais un club... »

Les basketteurs français connaissent, eux aussi, la crise. « Le marché est en baisse. Donc, je m'adapte, avoue-t-il. Je sais que je devrai faire des concessions sur mon salaire. L'argent n'est plus ma priorité. »



Ferchaud est toujours à la recherche d'un club.

Aujourd'hui, si chaque effectif de Pro A doit compter quatre contrats professionnels de joueurs français, une équipe peut engager jusqu'à six étrangers dont quatre Américains.

Les quotas constituent le nerf de la guerre. Piocher dans l'inépuisable vivier américain est souvent risqué mais parfois très profitable. A court terme, c'est une solution simple, comparée à l'investissement demandé pour former des joueurs français. « Quand on a autorisé plus d'étrangers, c'était pour permettre aux clubs français d'être plus compétitifs au niveau européen, explique Ferchaud. Mais je me mets à la place d'un formateur et des collectivités locales qui investissent, avec des jeunes qui ne jouent pas... » Ou, quand ils jouent, partent trop rapidement vers d'autres cieux.

Aujourd'hui, Ferchaud « privilégie la France mais je me tourne aussi vers les autres pays européens. Le doute peut s'installer. Je me donne jusqu'à fin décembre. » La Pro A, elle, sera toujours en quête d'identité.

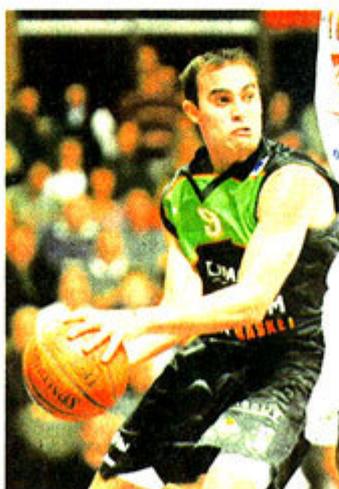
Thomas GILBERT.

## Aymeric Jeanneau : « Privilégier la formation »

Vice-président du Syndicat national des basketteurs, le Villeurbannais Aymeric Jeanneau évoque les éléments clés du débat.

**La place des joueurs français et étrangers.** « Il y a un peu plus de Français au chômage chaque année. Des grands noms, comme Thierry Rupert ou Yannick Bokolo ont mis du temps à trouver un club. Cela concerne aussi la Pro B et la N1, où les joueurs étrangers sont de plus en plus nombreux. Les Américains que l'on récupère en Pro A sont de 2<sup>e</sup>, voire de 3<sup>e</sup> zone. Ils sont prêts à venir pour moins d'argent car ils veulent se montrer. En même temps, les meilleurs Français ont de très bons salaires. Et certains agents deviennent gourmands. Du coup, cela perturbe le marché. »

**La compétitivité française.** « Faire jouer quatre Américains n'a rien résolu. On n'est pas plus compétitifs en Europe aujourd'hui qu'il y a trois ans. Concernant l'équipe nationale, si la Grèce est devenue si forte, c'est parce qu'elle a permis aux Diamantidis et Papanoukas de devenir des leaders en club. En France, les jeunes ne jouent pas assez. Il y a de



Jeanneau est vice-président du Syndicat national des basketteurs.

colo mais sinon... Pau tente le coup. Si ce n'est pas encore payant, c'est parce qu'ils ont raté le recrutement de leurs étrangers. Mais l'émergence d'un joueur comme Thomas Heurtel est encourageante. »

**Les quotas et la formation.** « En Russie, ils ont pour obligation de faire jouer au moins deux Russes

en même temps sur le terrain. Le problème, aujourd'hui, ce n'est pas forcément la nationalité. Ce que l'on souhaite, c'est mettre l'accent sur la formation. Que des joueurs, formés depuis au moins quatre ans en France, aient un statut qui leur permette de jouer. C'est une position à défendre, sur du long terme, pour que le basket français ait un avenir. »

#### Pro A

**Ce soir (20 h 30) :**  
Villeurbanne - Chalons/Saône.....  
**Samedi (20 h 00) :**  
Besançon - Strasbourg.....  
Pau-Orthez - Vichy.....  
Le Havre - Roanne.....  
Dijon - Le Mans.....  
Orléans - Gravelines.....  
Cholet - Nancy.....  
Hyères-Toulon - Rouen.....

	Pts	J	G	P
1. Orléans	11	6	5	1
2. Le Mans	10	5	5	0
3. Gravelines	9	5	4	1
4. Nancy	9	5	4	1
5. Roanne	9	5	4	1
6. Strasbourg	8	5	3	2
7. Villeurbanne	8	5	3	2
8. Chalons/Saône	8	5	3	2
9. Rouen	8	6	2	4
10. Le Havre	8	7	1	6
11. Hyères-Toulon	7	5	2	3
12. Besançon	7	5	2	3
13. Cholet	7	5	2	3
14. Dijon	7	5	2	3
15. Vichy	5	5	0	5
16. Pau-Orthez	5	5	0	5